

(G)rêve général(e)

un film de Matthieu Chatellier

& Daniela de Felice

une production Septième Sens



L'île des pirates (enquête sur le bonheur)
un texte de Patrick Leboutte



maison de l'image
basse-normandie

MACAO
7^e Art Manche Calvados Orne

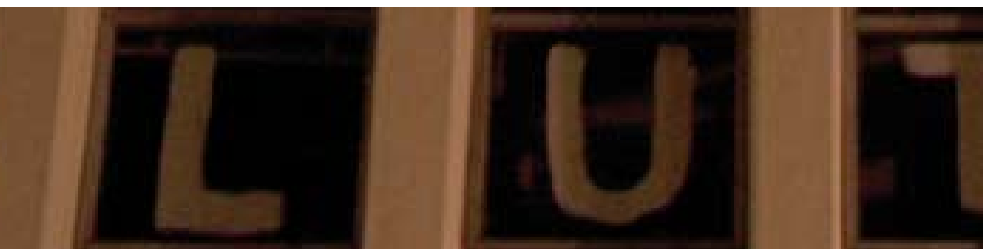
L'île des pirates (enquête sur le bonheur)

par Patrick Leboutte
Critique itinérant

« (G)RÊVE GÉNÉRAL(E) ». Propagée à la faveur de la mobilisation estudiantine de 2006 contre le CPE, arsenal législatif perçu par beaucoup comme une tentative d'institutionnaliser la précarité, la formule avait alors valeur de mot d'ordre, associant librement dans la même expression arrê de travail et mouvement, fondant la réalité dans l'utopie, fédérant les moyens et la fin en une proposition lumineuse, probablement la plus inventive depuis mai 68 et le fameux « *Il est interdit d'interdire* ». Elle est à présent le titre d'un film, premier long métrage de Daniela de Felice et Matthieu Chatellier, chronique fidèle et quasiment quotidienne de ces mêmes événements comme on les vécut à Caen – ville de province, certes, mais plus bouillante qu'il n'y paraît –, en particulier du côté de la fac occupée par les protestataires.

(G)rêve général(e), donc : les mêmes mots et surtout les mêmes lettres entre parenthèses, manière de dire qu'entre le film et les faits dont il porte loin l'écho comme entre les deux cinéastes et leurs multiples protagonistes, à peine moins âgés qu'eux, se devinent de semblables enjeux, les mêmes questions lancinantes, les mêmes inquiétudes aussi, nées des mêmes zones de turbulence. De part et d'autre de la caméra, ce qui se joue est en effet du même ordre. Si les préoccupations immédiates divergent forcément – trouver un film, gagner la lutte –, ce qui travaille en profondeur les cinéastes tenaille pareillement leurs acteurs. A leur façon, tous éprouvent la même tension, contraints de faire l'expérience d'un écartèlement semblable : entre la grève et le rêve pour les uns, réalités et désirs, modalités d'action et appel de l'imaginaire, les mains dans le cambouis, mais la tête dans les étoiles ; entre l'obsession du document et les exigences du cinéma pour les autres, la description objective d'un combat (rendre compte des événements, ne pas trahir ceux que l'on filme) et la souplesse du geste documentaire, le besoin de faire voir au-delà du visible ce qui se trame secrètement sous les images. La beauté de (G)rêve général(e), son équilibre fragile, tient largement à la justesse de tous ceux qui l'animent, capables en permanence d'assumer de tels écarts.

Barré d'une tête de mort, un drapeau noir borne le film à ses deux bouts, comme une façon de l'aborder, de l'enserrer, d'influer sur son contenu. Il flotte en ouverture sur le toit de l'Université de Caen, ostensiblement, dans un long plan insistant que reflètera plus tard l'émouvante scène finale lui tenant lieu d'épilogue où, déplié et pour tout dire mis en berne, il sera néanmoins salué fièrement au son d'un saxophone mélancolique par les derniers combattants. Au spectateur de prendre en compte ce double avertissement. En dépit des nombreux ingrédients propres au genre – et clairement, ici, rien ne manque, ni l'habituel folklore de la prise de parole en assemblées générales, ni les incontournables moments d'affrontement avec la maréchaussée supposés faire monter la pression –, (G)rêve général(e) n'est décidément pas un film de lutte comme les autres, trop souvent engagés dans la thèse qu'ils défendent ou collant littéralement à leur sujet. Daniela de Felice et Matthieu Chatellier ne cessent au contraire de déplacer le propos, évoluant dans le registre enjoué de l'enfance, imperceptiblement, entre rites de passages et romans d'apprentissage, glissant même sur le terrain des films de pirates et des grands récits d'aventure, voire de *Fort Alamo*. En choisissant pour épicentre de leur projet le foyer même de l'insurrection, ces bâtiments de la fac illégalement occupée où les ultras du mouvement campent résolument sur leurs positions et dont



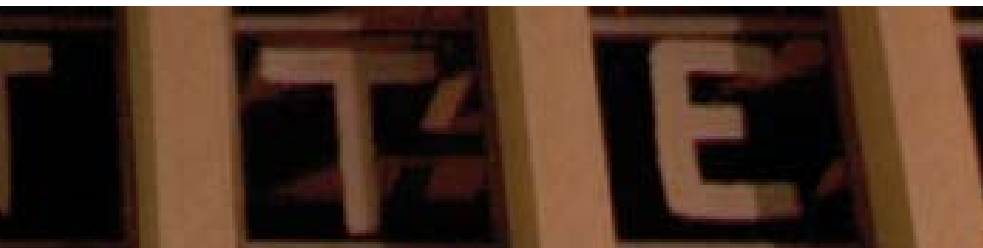


eux-mêmes ne semblent sortir qu'à regret pour mieux y revenir ensuite passer leurs nuits, les cinéastes désignent leur place sans hésitation : aux côtés des outlaws et des boucaniers d'occasion, des rebelles, des résistants, de tous ceux surtout qui se lassent d'avoir toujours à marcher au rythme d'une pensée cadencée.

Rien n'est finalement plus romanesque qu'une insubordination. Rien n'est plus cinématographique, par temps de grève, qu'une occupation, art d'imposer ses propres mises en scène sur les lieux mêmes du pouvoir qui subitement change de mains, façon de rompre avec l'ordre établi, poétiquement, d'échanger les rôles en sortant des fonctions assignées, d'inverser les rapports de force, flamberge au vent. Passée de l'expertise débitée comme en chaire à l'expression collective, du savoir venu d'en haut à la pédagogie par le bas, l'Université de Caen est devenue en quelques semaines tout à la fois commune libre et république corsaire, un atelier politique, une exception à la règle, un lieu pris de liesse, un paradis de cinéma.

Voilà bien ce que ne peuvent comprendre ceux qui n'ont pas voulu en être, anti-bloqueurs comme on les nomme dans le jargon, laissés à la porte de cette alma mater pour eux devenue maison close. Rôdant autour du lieu, échouant à le prendre d'assaut, ils n'en paraissent que plus envieux, supportant de moins en moins ce qui leur échappe et résiste à leur entendement, mais qu'ils peuvent lire tout comme nous dans le regard joyeux des occupants, ivres de fatigue, certes, mais toujours plus émancipés. Intérieur contre extérieur, visages contre visages, il suffit parfois d'un simple champ/contrechamp pour que se révèlent enfin les vraies lignes de fracture. Au-dehors : têtes raides et corps crispés, tendus sans grâce vers les voix de leurs maîtres, à nonnant mécaniquement les slogans de leur oppression, droit d'étudier, liberté de se déplacer, nécessité d'un diplôme, disponibilité pour le marché, esclavage en somme. Au-dedans : rien de spectaculaire pourtant, sinon l'organisation du quotidien, l'apprentissage de la débrouille, le travail ordinaire du militant, des corvées de nettoyage à la comptabilité en passant par la rédaction studieuse des communiqués. Fixer le prix de la bière, économiser l'eau, ne pas oublier de se laver les dents : autant de tâches ingrates, peut-être, mais toujours consenties et décidées en commun, dans une forme de temps libre à plein temps où circulation de la parole et discussions journalières sur la stratégie font doucement couler les heures. Manger, rire, penser, dormir ensemble : célébration de la communauté en quelque sorte, invention d'une démocratie directe élaborant collectivement ses raisons d'être, comme un antidote aux logiques de séparation à l'œuvre à l'extérieur, avec en prime un petit air de soviét.

En ce sens, on peut voir *(G)rêve général(e)* comme un essai en forme d'enquête cinématographique sur le bonheur, une version contemporaine de *Chronique d'un été* (Jean Rouch et Edgar Morin, 1960) ou du *Joli Mai* (Chris Marker et Pierre Lhomme, 1962) comme le cinéma français nous en offre quelquefois par temps de crise collective, quand tout commence à exploser dans les têtes. On sait ce qu'il advint en France six ans après le film de Marker, la grève comme sujet, le rêve comme projet, un mois durant. *(G)rêve général(e)* porte peut-être son nom encore bien mieux qu'on ne le pense.



Conversation entre Daniela de Felice, Matthieu Chatellier & Patrick Leboutte

Matthieu : L'occupation de la fac a complètement révolutionné les rapports au lieu, obligeant chacun à se situer. En se durcissant, la grève a véritablement fonctionné comme un révélateur. Chacun s'est trouvé confronté à lui-même, et d'abord à son propre corps.

Daniela : Oui, c'est d'abord une histoire de corps, ce film : corps diaphanes du côté des anti-bloqueurs ; corps sans cesse au travail, en mouvement, s'usant au fil des jours du côté des occupants. Pour les anti-bloqueurs, l'Université représente le lieu du savoir et rien de plus ; ils s'y rendent avec leur tête. Pour eux, les grévistes incarnent précisément tout ce qu'ils ne sont pas. Ils découvrent des gens comme eux, du même âge, mais qui se mettent subitement à investir ces lieux corporellement, présents avec toute leur corporalité, choisissant un étage pour y faire l'amour, un autre pour débattre, penser, organiser la lutte, déplaçant les fonctions jusqu'alors dévolues aux bâtiments. Et je ne parle même pas des corps à corps avec les CRS. Il y a toujours quelque chose de très physique dans une grève. La grève, c'est un usage du corps. Pour nous, cinéastes, il devenait évident qu'un camp était plus sexy, plus photogénique que l'autre. Ce n'est pas une question de beauté physique, c'est une simple affaire de présence, d'existence, d'être tout simplement dans la vie. Les grévistes nous semblaient davantage dans l'existence.

Matthieu : Les anti-bloqueurs n'avaient pas accès à toute cette jouissance qui leur demeurerait cachée. D'ailleurs, ils reprochaient régulièrement aux occupants de « *salir les lieux* », sans doute parce qu'ils ignoraient ce qui s'y passait vraiment, cette prise en charge collective, très mûre finalement, des lieux et des corps.

Patrick : Entre autres motifs de jouissance, il y a l'invention d'un rapport inédit à l'Histoire, la découverte sauvage, sur le tas, des gestes du militantisme, par exemple, qui leur permet aussi de se connecter avec les générations précédentes, avec le mythe de mai 68 notamment, un peu comme si leur tour était venu...

Matthieu : Oui, subitement, en intégrant dans leur corps comme dans leur propre expérience de vie la figure du militant, ils se retrouvent plongés dans la fiction commune, une sorte de légende nationale croisant tout à la fois la Révolution française, la Commune, 1936 et 1968, ce qui, d'une certaine façon, les distingue de leurs parents, trop jeunes pour avoir fait 68. C'est avec l'Histoire de France qu'ils renouent, pas avec l'histoire des parents.

Extrait d'une conversation entre Daniela de Felice, Matthieu Chatellier et Patrick Leboutte, enregistrée à Caen par Philippe Dauty, le 15 janvier 2009.





Document de travail

notes de tournage, mars 2006

C'est la première Assemblée Générale à laquelle nous assistons à Caen. L'amphithéâtre est bondé. Les orateurs se succèdent pleins d'énergie, de colère. Matthieu commence à filmer les interventions. En aparté, j'explique à un des étudiants qui siège à la tribune notre envie de filmer le mouvement. Il me répond que lui ne peut prendre aucune décision, que nous devons prendre la parole et soumettre notre désir à l'approbation des centaines d'étudiants présents. Je prends mon courage à deux mains et plonge. J'explique pourquoi et comment nous voulons filmer, je parle de notre désir de capter cette énergie, cette insolence. J'explique notre parcours et notre statut, précaire aussi. Qui est pour ? Qui est contre ? Le vote à main levée nous accepte. C'est un laissez-passer très efficace et l'après-midi nous pouvons franchir tous les piquets de grève... (...)

L'occupation a été votée par l'Assemblée de l'après-midi. Nous filmons la construction des barricades devant les accès : amas informes de chaises, tables, palettes, manches à balais, filtre visuel entre l'extérieur et l'intérieur... Les étudiants s'improvisent ingénieurs : tests de résistance des matériaux aux tentatives d'effraction. Barrages. Cabanes. (...)

A l'intérieur des bâtiments occupés, les grandes baies vitrées sont occultées. Le jour, la lumière naturelle n'entre que par de hauts vasistas. Les vitres ont été badigeonnées avec du blanc de Meudon. La nuit, les néons des plafonds hauts illuminent les lieux de vie. La lumière frappe les visages et les corps comme dans un temple. Une "lumière tragique", comme dans les tableaux de David, donne aux orateurs des AG des airs d'acteurs haranguant la foule dans le faisceau d'une lumière de tragédie.

Nous faisons maintenant partie du décor et la plupart des étudiants ne nous demandent plus pourquoi nous filmons. Il y a des "personnages" qui se détachent, des jeunes qui prennent plus d'importance et dont nous filmons systématiquement les interventions à la tribune ou en AG. Le soir, en tête-à-tête, dans un lieu calme de ce camp retranché, nous filmons une conversation avec l'un d'entre eux. Nous recherchons une parole intime, une réflexion qui naît plus facilement dans le calme de la nuit. Ils ont vingt ans, un âge mythique et un état éphémère. Beaucoup se confrontent pour la première fois au pouvoir politique. C'est cette perte de virginité que nous voulons raconter, ainsi que la naissance d'un discours politique chez des jeunes qui n'étaient pas forcément des militants avant. (...)

Chirac parle à la télé ce soir : la voix du président grésille, coupée par les éclats de voix et des commentaires. Les nouvelles du monde extérieur parviennent à la majorité des étudiants retranchés, via des textos, des appels sur leur portable ou sur le téléphone public du bâtiment. Les personnalités parisiennes du pouvoir politique sont ici devenues des personnages audiovisuels fantomatiques, voix étouffées, brouillées, lointaines et pleines d'échos.

Nous avons choisi notre point de vue : c'est l'intérieur, le ventre du mouvement.

Synopsis

En février 2006, le gouvernement français instaure le Contrat Première Embauche. Pendant une période d'essai de deux ans, ce nouveau contrat peut être rompu sans motif. Alors que le gouvernement vante la souplesse du CPE, une partie de la jeunesse française se révolte contre la précarisation de ses conditions de vie. Dans l'Université de Caen bloquée, transformée en "Fort Alamo", le film suit des étudiants dans leur combat contre le CPE.



Fiche technique

Documentaire, 2007, 1h37, couleur

Scénario et réalisation

Matthieu Chatellier & Daniela de Felice

Image

Matthieu Chatellier

Son

Daniela de Felice

Montage

Frédéric Fichéret

Produit par Septième Sens

Co-production Cityzen télévision

Distribution Iskra

Ce film a bénéficié d'une aide à l'écriture et d'une aide à la production de documentaire de création de la Région Basse-Normandie en partenariat avec le CNC et en collaboration avec la Maison de l'Image Basse-Normandie.



Daniela de Felice est née à Milan en 1976. Après des études de dessin et d'histoire de l'Art au Liceo Artistico de Novara, elle a suivi à Bruxelles les cours de l'École de Recherche Graphique. Elle a réalisé plusieurs courts métrages mettant en jeu expérimentations graphiques et narratives dont *Coserelle* (2000, 10') et *Libronero* (2007, 20'). **Matthieu Chatellier** est né en 1971 en Bretagne. Formé à l'École Nationale Supérieure Louis Lumière, il débute en tant que chef opérateur, puis travaille comme réalisateur indépendant. Il a réalisé plusieurs courts métrages de fiction et documentaires dont *Histoire d'encre* (1999, 24'), *Le Gâteau sous la cerise* (2003, 40'), *Slow* (2003, 23').

Diffusion de films

soutenus par la Région Basse-Normandie

La Maison de l'Image Basse-Normandie s'associe à MaCaO 7ème Art, réseau de salles de cinéma art et essai en Basse-Normandie, pour favoriser et accompagner la diffusion de films soutenus dans le cadre du Fonds régional d'aide à la création et à la production.

Ce partenariat se concrétise par l'édition de documents à destination des spectateurs et par l'accompagnement des films par leurs réalisateurs dans les salles adhérentes à MaCaO 7ème Art.

Cette collaboration sera développée tout au long de l'année 2009 pour la sortie des longs métrages et la diffusion de programmes de courts métrages et d'autres films documentaires ayant bénéficié du soutien à la création et à la production de la Région Basse-Normandie.

Association MaCaO 7ème Art

Parce que les exploitants indépendants bas-normands sont attachés à défendre, dans leurs salles, un cinéma de qualité destiné à tous les publics, à favoriser les rencontres entre les auteurs, leurs œuvres et les publics, à affirmer par des choix artistiques et politiques, l'idée d'un cinéma pluriel, libre et vivant, ils ont mutualisé leurs énergies au sein de MaCaO 7ème Art.

Maison de l'Image Basse-Normandie

La Maison de l'Image Basse-Normandie a pour objet de favoriser toute activité ayant trait au développement du secteur du cinéma et de l'audiovisuel en Basse-Normandie.

Elle assure notamment les missions d'instruction du Fonds d'aide à la création et à la production cinématographique et audiovisuelle de la Région Basse-Normandie, de Bureau d'accueil de tournages, de Pôle régional d'éducation à l'image, dont la coordination de Passeurs d'images en Basse-Normandie et de Collège au cinéma dans le Calvados.

L'ensemble de ses missions est inscrit dans le cadre de la Convention de développement cinématographique qui lie le CNC, l'Etat (DRAC) et la Région Basse-Normandie.

Pour en savoir plus : www.maisondelimage-bn.fr

